

d'une colonne, je lui fasse la recommandation de ne pas prendre Abd-el-Kader ; qu'en dites-vous, général d'Arbouville ?

« Le général Gentil a failli le prendre, car c'était bien Abd-el-Kader qu'il avait devant lui, Abd-el-Kader, qui, au dire de plus de vingt témoins, a eu deux chevaux tués sous lui dans cette affaire. Quoiqu'il en soit, je soutiens que le hasard seul peut faire tomber notre ennemi dans nos mains, et que le génie d'Alexandre, de César, d'Annibal et de Frédéric y serait impuissant.

« Quand j'ai prescrit à M. le général de Bar de mobiliser sur le papier deux bataillons de la milice, on a pu croire que je faisais un coup de main ; mais il n'en est pas ainsi ; je savais qu'Abd-el-Kader voulait pénétrer dans la Mitidja, et moi je ne voulais pas qu'il y entrât. Il y a vingt passages par lesquels il aurait pu y déboucher sans rencontrer la petite colonne du général Gentil, et alors un bataillon envoyé au Fondouck et un autre à Douéra auraient rendu de grands services en gardant ces points. »

M. le maréchal a exposé ensuite l'état des populations de la Kabylie :

« Abd-el-Kader y trouverait 40,000 fusils, s'il pouvait s'y établir. Pour dompter un pareil peuple, il faut, dit-il, une poignée vigoureuse, et savoir se servir de ses armes. Voilà pourquoi je veux que la milice soit fortement organisée.

« Quant à présent, dit le maréchal en finissant, je le répète, nous sommes maître du feu, style de pompier, mais l'incendie fume encore, gardons-nous de nous assoupir et veillons. »

INDEX.

*Affreuse maladie.*—Un journal de l'Indiana donne, sous la date du 11 de ce mois, les détails suivans sur une horrible maladie qui exerce ses ravages dans quelques parties de cet Etat :

Henry Wilder, de Greenville, dans ce comté, est mort hier matin, des suites d'une maladie qui n'a duré que peu d'heures. Plusieurs autres personnes ont succombé sous cette maladie, qui est d'une nature affreuse, effrayante. Les médecins n'y connaissent rien, et sont saisis d'horreur à l'aspect des patients, qui sont en un clin-d'œil précipités dans la tombe. L'histoire ne cite aucun exemple d'une si terrible maladie. Tous ceux qui en ont été atteints sont morts, sans exception ; on en compte déjà douze qui n'ont pu en réchapper.

Cette maladie se manifeste par un frisson, de grands vomissemens et des paroxysmes de congestion au cerveau. La mort suit inévitablement.

## LES ENTRETIENS DE VILLAGE PAR TIMON.

Suite et fin.

L'église est, d'ordinaire, le plus ancien édifice du village. Pour les campagnards, dont la chronologie ne remonte jamais très-haut, l'église se perd dans la nuit des temps, et, se confondant avec la vague mémoire de leurs ancêtres, elle n'en est pour eux que plus sainte et plus vénérable.

Ce qui augmente leur respect, c'est qu'ils ont vu passer sous leurs yeux bien des nouveautés, des formes, des essais, des systèmes, des administrations, des républiques, des consulats, des royautes, des empires. Ils ont vu le chaire réciter des *oremus* et des *salvum fac, Domine*, pour toutes les espèces de gouvernement. Ils ont vu le couvreur attacher à la pointe de leur clocher des drapeaux tour à tour barriolés et parsemés d'aigles, de lis, d'abeilles, de bonnets, et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais ils n'ont jamais vu que le même prêtre monter toujours au même autel, chanter les mêmes chants dans les livres consacrés, réciter le même Evangile sur les marches du sanctuaire, et depuis tant de siècles, il n'y a pas une virgule de changée dans la formule du *Credo*, du *Pater*, ni de l'*Ave*.

Là où est l'église, là est le village : on dirait que, comme une mère, elle rassemble autour d'elle tous ses enfans ; elle est le point central où toute leur vie aboutit ; elle est le lieu de la commune.

L'institution des églises a plus fait avancer la civilisation que tout le reste. C'est là seulement que tous les membres de la corporation paroissiale perdus, isolés, dispersés dans les hameaux, se retrouvent et se rejoignent : c'est là seulement, dans cette enceinte sacrée, que se réunissent l'instituteur comme chantre, le curé comme pasteur des âmes et ministre de Dieu, le maire comme chef de la commune, les nobles comme fabriciens, les habitans comme catholiques. Là sont tous les âges et tous les sexes, les vieillards et les enfans, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Là, sont agenouillés devant la majesté redoutable de Dieu, et confondus tous ensemble, dans la même humilité, dans la même égalité, faibles et puissans, riches et pauvres. Là, du haut de la chaire, le prêtre rappelle aux plus grands la petitesse de leur origine, et aux plus petits la grandeur de leurs destinées. Là, il donne à tous les hommes, dans la lecture de l'Evangile, les plus beaux modèles en même temps que les plus beaux préceptes de la fraternité : l'orgueilleux sort de l'église plus modeste, le coupable plus repentant, le haineux plus adouci, le malheureux plus résigné. Là, dans l'immensité et l'élévation des arcades et des voussures, dans l'élégance des autels, dans la beauté des vases, des tableaux, des broderies, des statues, des candélabres, des croix d'argent, des lampes d'or, des fleurs et des ornemens, dans les flots de parfum et d'encens, dans les sons vastes et ravissans de l'orgue et des cantiques, dans la richesse éclatante et soyeuses des anches étalées et des longs habits flottans, les pauvres prennent une idée des pompes et des magnificences du grand monde, dont ils n'approcheront jamais, et qui sont offerts à leurs sens éblouis, avec autant de profusion et de majesté que dans les palais des rois et dans les fêtes des grands de la terre.

Après tout, quel est le signe le plus apparent, le signe oculaire de la commune ? C'est l'église. On demande où est la mairie, où est l'école ? On ne demande pas où est l'église, on la voit. L'église pourrait contenir tous les habitans, tout le village ; mais l'église n'est pas seulement l'expression de la commune, le siège et le centre de son existence, son cœur et sa tête, et le rendez-vous religieux, elle est encore le meilleur véhicule de la civilisation. Il ne va aucune femme à la mairie, à l'école, au cabaret ; elles vont toutes à l'église. C'est là que, pressées, assises sur les mêmes bancs, elles se voient, elles se rapprochent, elles se connaissent. C'est en lisant dans leurs livres de prières qu'elles apprennent à ne pas oublier de lire, ne lisant jamais que là et que cela. C'est là seulement qu'elles mettent pour la première fois leurs chapeau de paille ornés de frais rubans, leurs fichus de couleur, leurs bonnets de tulle, blanchis et pliés, leurs souliers de cuir, leurs croix d'or, leurs bas de coton, leurs tabliers de soie et leurs beaux habits des dimanches et fêtes, et, par conséquent, qu'elles les usent, et par conséquent qu'elles font aller la fabrication et le commerce des repasseuses, des lingères, des ouvrières, des couturières, des chapeliers, des rubaniers, des drapiers, des cordonniers, des bijoutiers, des bonnetiers et autres ouvriers, marchands et gens d'état de ville. C'est pour entrer et paraître avec plus de décence dans la mai-on de Dieu, qu'elles arrangent et composent leur toilette. C'est aussi pour être vues de leurs compagnes et des hommes, lorsqu'elles vont à l'offrande, lorsqu'elles portent les dais et les bannières, et lorsqu'elles suivent les processions. C'est pour que leurs filles ne rougissent pas devant leurs amies, qu'elles soignent également la mise de leurs filles ; et ce que je dis ici des jeunes filles, on peut aussi le dire en partie, François, des jeunes garçons. C'est au sortir de l'église, et sur la place publique, que tous les habitans s'assemblent et se groupent, se mêlent, se retrouvent, concluent leurs marchés, font leurs échanges, se proposent des alliances de famille, et vont de là, les hommes dans les cabarets, au billard et autres réunions, les jeunes gens aux jeux, plaisirs et délassemens de leur âge. C'est avant ou après la messe qu'on est sûr de rencontrer les officiers municipaux. C'est avant ou après la messe que le maire réunit plus facilement le nombre des conseillers nécessaires pour les délibérations. C'est sur le banc de pierre du clocher que le maire monte après la messe, pour lire les publications de l'autorité, les permissions de moissons et de vendanges, les listes de prestations en nature et les convocations de toute espèce ; c'est sous l'auvent du porche qu'il affiche les listes électorales, les annonces de biens à vendre, les affermes de prés et marais communaux.

Je ne crois pas me tromper, vois-tu, François, en disant que tout le gouvernement moral des villages est quasi concentré dans le curé ; car le maître d'école, qui n'est pas assez salarié d'ailleurs, ne fait que de l'instruction, et n'impose pas aux villageois par son caractère, par ses habitudes et par son rang ; le maire et l'adjoint sont, d'ordinaire, absorbés par leurs travaux champêtres, et ne rédigent que de loin en loin quelques actes civils et quelques actes administratifs, et ils vont boire au cabaret et s'y confondre sans distinction avec le reste des habitans. Le curé seul est professeur de morale ; il tient, ses ongles dans ses mains avec une sainte liberté, avec une incroyable plénitude. Il ne les quitte pas un instant, depuis le berceau jusqu'à la tombe, à la messe, en chaire, au confessionnal, au lit de mort, aux relevailles, au mariage ; il est le maître, le directeur, le possesseur de leurs secrets, de leur joie, de leurs chagrins, de leurs incrédulités, de leurs soupirs, de leurs terreurs. Le dogme, la pénitence, l'absolution, la conduite, les bons et les mauvais desirs, les penchans, les inimitiés, les vengeances, les chûtes, et les repentirs, il voit tout, il entend tout, il sait tout ; il effraie les consciences et les rassure ; il frappe et il console. Il n'y a pas pour lui ni de chaumières trop petite, ni d'hommes trop pauvres, ni de plaies trop infectes, ni de maladie trop contagieuse, ni de distance trop éloignée, ni de température trop froide ou trop chaude, ni d'heure indue, ni de lois surné, ni de cœur qui ne s'ouvre, ni de sexe, d'âge, ou d'état avec lesquels, à chaque instant, il ne puisse communiquer, il ne communie ; et presque toujours dans la crèche du peuple, nourri, élevé comme lui, avec lui, il connaît mieux, beaucoup mieux que les grands du monde, les besoins du peuple, ses intérêts, ses faiblesses, ses penchans, ses mœurs, ses préjugés, ses défauts, ses qualités, ses vices, ses vertus ; il sait mieux les remèdes qui lui conviennent, les paroles qu'il faut lui dire, les côtés sensibles par où il faut le prendre, les plaies de l'âme et du corps par où il faut le sonder. On a vu des pauvres mourir de faim à la porte d'un riche, jamais à la poite d'un curé ; s'il leur reste la force de tirer le cordon de sa sonnette.

Y a-t-il quelque discordance entre les pères et les enfans, entre frères, entre époux, entre voisins, ce n'est pas au juge de paix qu'on s'adresse, c'est au curé ; aucune œuvre charitable ne peut se fonder dans le village, eût-on les mains pleines d'or, sans que le curé ne soit consulté, sans qu'il n'y participe, sans qu'il ne la surveille, sans qu'il ne lui imprime le caractère de simplicité, de désintéressement et de durée. Si le firmament est d'eau ou de feu, il monte dans la chaire ; il invoque Dieu en commun pour l'éloignement du fléau et pour la prospérité des biens de la terre ; il prie en commun pour tous les trépassés ; il ouvre en commun, à tous les fidèles rassemblés sous le toit de Dieu, les roses du ciel, les trésors de la grâce et les espérances infinies de l'immortalité.

S'il prêche au peuple le respect qu'il doit aux puissances établies, il prêche aux puissances établies le respect qu'elles doivent à la justice ; s'il recommande au pauvre la résignation dans le malheur, il recommande au riche la charité dans la fortune ; s'il ne veut pas qu'on rompe violemment